

La forge corporelle du politique



Courtiers-producteurs
de tabac au Malawi

L'asphalte, l'automobile
et le chauffeur

La forge corporelle du politique

Dossier

Des temps précoloniaux à nos jours, les sociétés d'Afrique subsaharienne ont forgé des savoirs corporels, parmi lesquels les pratiques sportives et ludomotrices (scoutisme, danses guerrières, lutte, football...) tiennent une place importante. Diffusées par de nombreuses organisations politiques, culturelles et pédagogiques, elles participent de politiques de (re)construction des corps destinées à renforcer, à infléchir ou à défier les institutions au pouvoir. Suivant une démarche ethnographique et sociohistorique, les auteurs de ce numéro soulignent la dialectique qui entrecroise cette « politique du survêtement » aux processus de subjectivation politique et de mobilisation sociale et combattante : des corps « sportifs », « vaillants », « travailleurs » et « guerriers » sont ainsi formés, docilisés, surveillés et contrôlés, mais aussi émancipés au sein de processus plus globaux, teintés de transferts matériels, sociaux et politiques, de branchements transnationaux et de formation inconsciente des sujets de l'État.

Coordonné par
Thomas Riot
et Nicolas Bancel,
avec les contributions
de Molly Sundberg,
Francesco Fanoli,
Désiré Manirakiza,
Claire Nicolas,
Thomas Riot,
Nicolas Bancel
et Paul Rutayisire

Recherches

Les courtiers-producteurs du développement agricole : Tabaculture et différenciation sociale en zone rurale au Malawi

Paul Grassin

Lectures

Chronique bibliographique. L'asphalte, l'automobile et le chauffeur : La route en Afrique saisie par les sciences sociales par Sidy Cissokho

La revue des livres

Rédaction

Les Afriques dans le monde – Sciences Po Bordeaux

Domaine universitaire

11, allée Ausone - 33607 Pessac cedex

Tél. : 05 56 84 42 70 Fax : 05 56 84 43 24

e-mail : politique-africaine@sciencespobordeaux.fr

site Internet : <http://polaf.hypotheses.org/>

La Revue des livres continue d'être éditée au secrétariat parisien de la revue.

Les livres pour compte rendu doivent être envoyés à l'adresse suivante : *Politique africaine*, CERL, 56 rue Jacob, 75006 Paris (à l'attention de Sandrine Perrot).

Directeur de la publication : Laurent Fourchard

Rédacteurs en chef : Didier Péclard et Sandrine Perrot

Comité de lecture : Séverine Awenengo-Dalberto, Claire Benit-Gbaffou, Vincent Bonnet, Raphaël Botiveau, Florence Brisset-Foucault, Hélène Charton, Tarik Dahou, Fred Eboko, Marie-Aude Fouéré, Thomas Fouquet, Alessandro Jedlowski, Dominique Malaquais, Alexis Roy, Boris Samuel, Étienne Smith, Mahaman Tidjani Alou

Responsables de la rubrique « Lectures » : Marie-Aude Fouéré (Revue des livres) et Boris Samuel (Autour d'un livre et Chroniques bibliographiques)

Secrétaire de rédaction : Yann Lézénès

Assistante de rédaction : Roxana Vermel

La revue **Politique africaine** est publiée par l'Association des chercheurs de *Politique africaine* (président Laurent Fourchard, trésorier Alexis Roy, secrétaire générale Séverine Awenengo-Dalberto). Avec le soutien du Fonds d'analyse des sociétés politiques (Fasopo), du Centre de recherches internationales (CERL, Sciences Po), de l'UMR Les Afriques dans le monde (LAM, Sciences Po Bordeaux), de l'Institut des mondes africains (Imaf).

Avec le concours du Centre national du livre.

Politique africaine est une revue à comité de lecture. Elle évalue aussi les textes rédigés en anglais, en espagnol et en portugais. Les opinions émises n'engagent que leurs auteurs. La revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont confiés et se réserve le droit de modifier les articles pour des raisons éditoriales.

Édition, ventes et abonnements

Karthala, 22-24, boulevard Arago, 75013 Paris

Tél. : 01 43 31 15 59 Fax : 01 45 35 27 05

e-mail : karthala@orange.fr • **site Internet** : www.karthala.com

Bulletin d'abonnement et bon de commande en fin d'ouvrage

© Éditions Karthala, 2017 (première édition papier, 2017)

ISBN : 978-2-8111-1945-4

Conception graphique : Bärbel Müllbacher

Photo de couverture : © Evrard Ngendakumana. Le président burundais Pierre Nkurunziza lance la Course pour la Paix Édition 2017 (Bujumbura Peace Run 2017) au stade Prince Louis Rwagasore de Bujumbura, 27 mai 2017. Photo reproduite avec l'aimable autorisation de l'auteur.

Politique africaine

*La forge corporelle
du politique*

Éditions KARTHALA
22-24, boulevard Arago
75013 Paris

LE DOSSIER

La forge corporelle du politique

COORDONNÉ PAR THOMAS RIOT ET NICOLAS BANCEL

INTRODUCTION AU THÈME

DERRIÈRE LE SPORT ET LES PRATIQUES
LUDOMOTRICES. SUBJECTIVATION
ET MOBILISATION PAR LE CORPS
EN AFRIQUE SUBSAHARIENNE

Kigali (Nyamirambo), le 12 septembre 2007. Nous descendons la route vers le centre de la capitale rwandaise et nous nous arrêtons devant un bâtiment situé en retrait du bitume. Il abrite une association culturelle qui développe des activités artistiques. Nous assistons à une démonstration de danse guerrière. Un groupe d'une quinzaine de jeunes garçons et de jeunes filles se montre très fier d'esquisser une série de pas cadencés, entrecoupés de saltations, d'attaques, d'esquives et de retraits avec lesquels – selon les mots de leur éducateur – ils « font renaître le Rwanda¹ ». Nous demandons à leur « maître » quel est le mouvement de danse le plus important à acquérir. L'homme attrape un bâton de bois qui lui sert de « lance », se met au centre de la scène et adopte un sourire belliqueux. Il initie son mouvement à partir des jambes : grâce à une légère flexion de celles-ci, il place son bassin en antéversion. La courbure du dos que provoque cette action lui permet de bomber la poitrine. Il positionne ensuite ses mains de part en part de ses cuisses tandis que ses bras adoptent un angle de fléchissement similaire à celui de ses genoux. Nous focalisons notre regard sur la main qui tient la « lance », et observons une flexion de celle-ci immédiatement suivie d'un mouvement de supination de la « main-lance ». De fait, la main et la lance

1. L'expression a été quasiment institutionnalisée dans le « nouveau Rwanda », soit depuis 1994 et la prise de pouvoir du Front patriotique rwandais (FPR). Elle désigne la politique de reconstruction sociale, économique et politique du pays après le massacre des Tutsi (entre les mois d'avril et de juillet 1994). Lire à ce sujet S. Straus et L. Waldorf (dir.), *Remaking Rwanda. State Building and Human Rights after Mass Violence*, Madison, University of Wisconsin Press, 2011.

se trouvent couplées par la mise en œuvre d'une seule et même action que le danseur réalise sans avoir recours aux articulations de son coude².

Le « maître » faisait partie des groupes de réfugiés tutsi en Ouganda qui ont conquis le Rwanda après le génocide de 1994. Il a été recruté par le président de l'association, qui travaille à la réalisation d'un programme plus large d'éducation sociale et politique de la jeunesse rwandaise : « Ils apprennent des danses anciennes, des sports, de la musique. C'est la jeunesse de demain », ajoute un spectateur³, qui nous explique que le projet a été initié par le gouvernement du Front patriotique rwandais (au pouvoir depuis 1994) afin de contribuer à la « reconstruction du pays et à la réconciliation de ses habitants ». Suite au massacre des Tutsi du Rwanda, il s'agit de réunir les communautés rwandaises (garçons et filles, Hutu et Tutsi) sous un même idéal patriotique. Cet idéal doit être mis en mouvement par les membres des institutions éducative, militaire et encore politique du pays, afin de constituer « un corps pour un État⁴ ». Les pratiques chorégraphiques, sportives ou paramilitaires auxquelles s'adonnent – depuis 2007 – des centaines de milliers de Rwandais (étudiants et écoliers, militaires, politiques et membres de la diaspora) se trouvent ainsi connectées à une politique plus large de reconstruction de l'État ; dialectiquement, le programme est quotidiennement reformulé par les initiatives de ses membres⁵. Tandis que la grande majorité semble adhérer à une formation qu'ils emploient à la réalisation de leurs propres projets (scolaires, professionnels, économiques ou politiques), d'autres (quelques centaines) la subvertissent en y constituant (souvent à l'extérieur du pays) des groupes d'opposition aux politiques du FPR⁶.

La dialectique qui associe des « techniques de soi » à une « politique du corps » mérite que l'on s'y arrête. D'abord car elle rejoint l'hypothèse selon laquelle « la marque d'un individu [...] tient à sa technique⁷ » (technique de

2. Chose impossible à réaliser pour un non-initié.

3. Ce spectateur nous accompagnait. Il s'agissait d'un instituteur du quartier de Nyamirambo qui était lui-même impliqué dans le développement de cours de danse à l'école primaire. Nous l'avons rencontré à plusieurs reprises au cours de l'été 2007, réalisant à l'époque des recherches doctorales sur la fin de la période coloniale.

4. Lire la contribution de Molly Sundberg à ce dossier thématique.

5. Voir M. Sundberg, *Training for Model Citizenship: An Ethnography of Civic Education and State-Making in Rwanda*, New York/Londres, Palgrave Macmillan, 2016 ; S. Thomson, *Whispering Truth to Power: Everyday Resistance to Reconciliation in Postgenocide Rwanda*, Madison, University of Wisconsin Press, 2013.

6. T. Riot, « Au Rwanda, la tradition instrumentalisée », *Le Monde diplomatique*, mai 2014 ; T. Riot, H. Boistelle et N. Bancel, « Les politiques d'*itorero* au Rwanda : un dispositif éducatif et guerrier à l'épreuve de la reconstruction nationale », *Revue Tiers Monde*, n° 228, 2016, p. 101-120.

7. J.-F. Bayart, « Total subjectivation », in J.-F. Bayart et J.-P. Warnier (dir.), *Matière à politique. Le pouvoir, les corps et les choses*, Paris, Karthala, 2004, p. 215.

soi, technique de l'outil), et que sa mise en œuvre s'inscrit dans des processus plus larges de subjectivation politique. Elle renvoie à un pouvoir qui atteint les corps « sans avoir à être relayés par la représentation des sujets⁸ ». Elle introduit enfin – *via* la mobilisation des corps – un processus voulu et conscient de construction de l'État, ainsi qu'une incorporation partiellement inconsciente de celui-ci (soit une formation des sujets de l'État)⁹.

DES « POLITIQUES DU CORPS » AUX « CORPS POLITIQUES »

Observer des corps en mouvement, en extraire les techniques qui les construisent, comprendre les implications sociales et politiques d'un tel travail, c'est tout l'enjeu d'une dynamique de recherche, exercée « au ras du sol », qui souhaite repenser le social et le politique au prisme d'actions menées par des sujets sur leurs corps.

Il y a dix ans, l'intention du dossier « Politiques du corps¹⁰ » de *Politique africaine* était de se situer « à la croisée foucauldienne de la contrainte du pouvoir sur les corps et de la construction de soi ». Il s'agissait d'inscrire la réflexion dans le cadre d'une biopolitique collective traduite en termes de présentation et de construction de soi. Face aux textes reçus et hormis celui de Jean-Pierre Warnier, Danielle de Lame faisait le constat d'un « effet de mode » négligeant les aspects corporels de notre quotidien.

« Le dualisme semble vivre là son dernier avatar, combinant la dévoration sorcière de l'âme et l'agitation de corps vides assignés à résidence par défaut d'analyse. Oublierait-on, sous l'effet de cette mode, que le temps n'est autre chose que la trajectoire de nos corps et que l'espace n'est rien que l'ensemble incarné de nos déplacements ?¹¹ »

L'auteure lançait un nouvel appel à une analyse se donnant pour tâche de comprendre la place centrale du corps dans les interactions entre individu(s) et société(s) et de saisir les articulations entre action et ostentation dans les stratégies personnelles des acteurs. Cette analyse se situe dans la lignée des travaux du groupe de recherche « Matière à penser » qui vise à

8. M. Foucault, « Les rapports du pouvoir passent à l'intérieur du corps », in M. Foucault, *Dits et écrits*, Tome 2. 1976-1988, Paris, Gallimard, 2001, p. 231.

9. Sur le double processus de construction et de formation de l'État, voir B. Berman et J. Lonsdale, *Unhappy Valley. Conflict in Kenya and Africa*, Tomes 1 et 2, Oxford/Nairobi/Athens, James Currey/EAEP/Ohio University Press, 1992.

10. D. de Lame (dir.), Dossier « Politiques du corps », *Politique africaine*, n° 107, 2007, p. 9-123..

11. D. de Lame, « Entre le dualisme et son double, les écueils de la construction de soi. Des difficultés d'analyse biopolitique en contexte postcolonial », *Politique africaine*, n° 107, 2007, p. 11.

reconstituer – à partir de séries d’objets et de techniques corporelles concrètes – des processus de subjectivation religieuse, économique ou politique¹². Dans le champ récent de ce que Nick Crossley appelle les « techniques réflexives du corps » (techniques d’entretien, de maintien, de présentation ou de modelage des corps), ces perspectives ont été assez peu développées. L’auteur les définit comme des actions de prise habituelle des objets et des autres (au sens de Mauss), qui postulent l’aptitude du sujet à analyser leur genèse, leurs procédés ou leurs conséquences (soit une auto-réflexivité sociale)¹³.

Les auteurs de ce numéro ont orienté leur regard sur l’incorporation de techniques ludomotrices (comme des jeux de capture et d’exploration), sportives (individuelles et collectives) et chorégraphiques (danses d’affrontement). Parmi bien d’autres – conduites de soin, de séduction corporelle, d’appareillage moteur –, ces savoirs permettent d’analyser des mécanismes de contrôle social et politique des corps et – dialectiquement – la formation de techniques et d’imaginaires affectés aux trajectoires personnelles. Bien qu’elles relèvent en premier lieu d’une pratique concrète, ces activités sont le plus souvent abordées sous l’angle des lieux de sociabilités qu’elles produisent¹⁴, des transferts culturels qu’elles génèrent¹⁵ et de leur instrumentalisation sociale et politique¹⁶. Bien qu’elles existent, beaucoup plus rares sont les études qui se concentrent sur l’expérience du pratiquant, engagé dans un processus de subjectivation de ses propres actions.

« C’est une intériorisation qui permet de construire le sujet en tant que sujet de ses propres actions guerrières, et de ses propres conduites sensori-affectivo-motrices en situation de combat plus ou moins imaginaire », signale Jean-Pierre Warnier à propos des jeux guerriers du Cameroun de l’Ouest¹⁷.

12. Plusieurs travaux produits par « Matière à penser » sont consultables à partir du blog tenu par le groupe : <<http://materialreligions.blogspot.com/2017/08/material-culture-and-construction-of.html>>, consulté le 7 novembre 2017. Dans l’actualité, voir le dossier thématique dirigé par C. Rosselin (dir.), « Matières à former », *Socio-anthropologie*, n° 35, 2017.

13. Lire à ce sujet M. M. Bertucci, « Place de la réflexivité dans les sciences humaines et sociales : quelques jalons », *Cahiers de sociolinguistique*, n° 14, 2009, p. 43-55. Et encore A. Giddens, *Modernity and Self-Identity. Self and Society in the Late Modern Age*, Cambridge, Polity Press, 1991.

14. Voir le travail doctoral de D. Connan, *La décolonisation des clubs kényans. Sociabilité exclusive et constitution morale des élites africaines dans le Kenya contemporain*, Thèse de doctorat en science politique, Paris, Université Paris 1, 2014.

15. Lire à ce sujet E. Akyeampong et C. Ambler (dir.), « Leisure in African Societies », *The International Journal of African Historical Studies*, vol. 35, n° 1, 2002.

16. Voir par exemple D. R. Black et J. Nauright (dir.), *Rugby and the South-African Nation*, Manchester, Manchester University Press, 1998.

17. J.-P. Warnier, « Les jeux guerriers du Cameroun de l’Ouest. Quelques propos iconoclastes » [en ligne], *Techniques & culture*, n° 39, 2002, <<http://tc.revues.org/188>>, consulté le 21 juillet 2017.

Les techniques sportives et ludomotrices étudiées dans ce dossier trouvent leur point d'ancrage dans le passé colonial des sociétés subsahariennes. Les *colonial studies*¹⁸ – et avant celles-ci les *cultural studies*¹⁹ – les ont en premier lieu analysées dans leurs centres de diffusion britanniques. Après les travaux de Peter McIntosh²⁰, James A. Mangan²¹ a été l'un des auteurs les plus prolifiques sur ces questions. Fondateur en 1984 de *The International Journal of the History of Sport* et à la tête du comité éditorial jusqu'en 2010, il a développé la question de « l'impérialisme culturel » britannique. Ses travaux mettent en évidence l'impact de la conquête culturelle des corps par les sports occidentaux. Il analyse les effets de la religion protestante dans la formation des activités physiques modernes et leur progression dans l'Empire, et éclaire la contribution des *Muscular Christians*²² à l'évangélisation des territoires sous influence britannique²³. Arjun Appadurai²⁴ va dans le même sens en évoquant la diffusion du cricket en Inde. Il relève le fait que cette pratique, d'abord réservée aux Britanniques puis à une petite fraction des élites indiennes, s'est progressivement emparée des classes moyennes autochtones et a favorisé la cristallisation du nationalisme indien.

Les travaux qui concernent l'Afrique subsaharienne produisent des analyses comparables. D'abord réservées aux colons, ces activités (football, athlétisme, boxe, cricket) ont peu à peu touché les sociétés colonisées (en

18. Il s'agit de travaux britanniques et américains qui ont analysé, avant les études coloniales développées dans le monde francophone, les processus de transformation et d'hybridation des sociétés coloniales et colonisées. Voir par exemple N. B. Dirks (dir.) *Colonialism and Culture*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1992. Pour plus d'informations critiques, lire E. Sibeud, « Post-Colonial et Colonial Studies : enjeux et débats », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 51-4bis, 2004, p. 87-95. Dans l'espace des études coloniales francophones, voir R. Bertrand, H. Blais et E. Sibeud (dir.), *Cultures d'empires. Échanges et affrontements culturels en situation coloniale*, Paris, Karthala, 2015.

19. Lire à ce sujet S. Hall (dir.), *Identités et cultures. Politiques des cultural studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2007.

20. P. C. McIntosh, « Twentieth Century Attitudes to Sport in Britain », *International Review of Sport Sociology*, vol. 1, n° 1, 1966, p. 19-30 ; P. C. McIntosh, « Physical Education in England », in E. F. Zeigler (dir.), *A History of Sport and Physical Education to 1900*, Champaign, Stipes Pub. Co., 1973, p. 319-330 ; M. Huggins, « Walking in the Footsteps of a Pioneer : Peter McIntosh », *The International Journal of the History of Sport*, vol. 18, n° 2, 2001, p. 134-147.

21. Lire par exemple J. A. Mangan, *The Cultural Bond : Sport, Empire, Society*, Londres, Franck Cass, 1992.

22. La chrétienté musculaire est un mouvement à la fois éthique, éducatif et politique qui a été développé par les élites britanniques protestantes à partir du milieu du XIX^e siècle, sous l'ère victorienne. Leur organisation et leurs pratiques mettent en avant les valeurs protestantes, le paternalisme économique et social, l'amateurisme dans le sport ainsi que l'importance des activités physiques dans l'éducation des futurs hommes impériaux.

23. Voir de même la contribution de Claire Nicolas à ce dossier.

24. A. Appadurai, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot, 2001.

premier lieu les catégories scolarisées). Alors que des travaux sur l'ancienne Afrique occidentale française²⁵, le Rwanda²⁶ ou l'Afrique du Sud²⁷ se concentrent sur la question de la gestation des « nationalismes sportifs », des auteurs (parfois les mêmes) se sont attachés à comprendre – du point de vue des sports, des danses ou des jeux du scoutisme – les processus d'« hybridation » et de « créolisation » inscrits, de l'époque coloniale à la période contemporaine, dans les trajectoires sociales et politiques des pratiquants. Fair a par exemple relevé les interrelations entre danse locale et football à Zanzibar²⁸, et Boer a observé, dans le cas du Nigeria, la tournure guerrière et « héroïque » qu'a prise l'implantation du football²⁹. Mais là encore, rares sont les études qui explorent ces pratiques pour ce qu'elles font, selon une dynamique performative³⁰ qui marque leur inscription dans les cultures matérielles et motrices des sujets. La plupart des recherches sociologiques et historiques relevées³¹ abordent le football, le cricket ou la danse guerrière du point de vue de l'État (colonial et contemporain) et des mobilisations sociales et politiques que mènent des groupes de joueurs et/ou de supporters. Elles analysent ces activités au prisme d'événements et de phénomènes sociopolitiques – des plus ordinaires aux plus exceptionnels –, tandis que des historiens s'attachent à comprendre, par exemple, les phénomènes de concurrence mimétique impliqués dans la diffusion internationale des sports et des mouvements scouts³². Les techniques concrètes et les effets matériels et moteurs de leur apprentissage sont peu

25. N. Bancel, *Entre acculturation et révolution. Mouvements de jeunesse et sports dans l'évolution politique et institutionnelle de l'AOF (1945-1960)*, Thèse de doctorat en histoire contemporaine, Paris, Université de Paris 1, 1999.

26. T. Riot, *Sport et mouvements de jeunesse dans l'émancipation politique du Rwanda colonial. Histoire d'une libération imaginée (1935-1961)*, Thèse de doctorat en sciences du sport, Strasbourg, Université de Strasbourg, 2011.

27. T. Couzens, « An Introduction to the History of Football in South Africa », in B. Bozzoli (dir.), *Town and Countryside in the Transvaal: Capitalism Penetration and Popular Response*, Ravan Press, Johannesburg, 1983, p. 198-214.

28. L. Fair, « Kickin'it: Leisure, Politics and Football in Colonial Zanzibar, 1900s-1950s », *Africa*, vol. 67, n° 2, 1997, p. 224-251.

29. W. Boer, « A Story of Heroes, of Epics: The Rise of Football in Nigeria », in G. Armstrong et R. Giulianotti (dir.), *Football in Africa: Conflict, Conciliation and Community*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2004, p. 59-79.

30. Lire à ce sujet A. Ehrenberg, *Le culte de la performance*, Paris, Calmann-Lévy, 1991 ; C. Bromberger, *Le match de football : ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1995.

31. Comme P. Alegi, *Laduma! Soccer, Politics and Society in South Africa*, Scottsville, University of KwaZulu-Natal Press, 2004 ; L. Fair, « Kickin'it... », art. cité ; W. Baker et J. Mangan (dir.), *Sport in Africa: Essays in Social History*, New York, Africana Publishing, 1987.

32. Comme par exemple D. Denis, « Sport et scoutisme : les ruses de l'histoire », in N. Bancel, D. Denis et Y. Fates (dir.), *De l'Indochine à l'Algérie. La jeunesse en mouvements des deux côtés du miroir colonial, 1940-1962*, Paris, La découverte, 2003, p. 195-209.

abordés. Les analyses d'Alain Ehrenberg (sur le football et les pratiques corporelles militaires³³), de Jean-Pierre Warnier (sur les jeux guerriers du Cameroun et les technologies corporelles du royaume Mankon³⁴) et de Nicolas Argenti (sur les danses et les « mascarades interdites » des royaumes des Grassfields³⁵) comblent en partie cette lacune, selon un double exercice socio-historique et socio-anthropologique que nous voudrions prolonger. Ces études rejoignent en effet notre intention d'analyser des processus de subjectivation de techniques impliquées – à plus long terme – dans les stratégies sociales et politiques des adeptes.

Mais si les processus de subjectivation politique « s'incarnent dans des techniques du corps que l'on doit saisir en tant que telles³⁶ », la notion de « techniques réflexives du corps³⁷ » incite à se pencher sur des actions dont l'objectif explicite est de transformer le corps du sujet : augmenter sa musculature, courir plus vite, diminuer son taux de mélanine. De là, il semble qu'un tel travail physique peut marquer des transformations sociales, politiques et matérielles plus larges. Dans le monde rural du Burundi contemporain, des corps travailleurs et sportifs cherchent à développer de nouvelles capacités physiques et habiletés motrices, qu'ils transposent dans le cadre de la construction des stades et dans les matchs de football auxquels ils participent. La contribution de Désiré Manirakiza à ce dossier montre en quoi et comment leurs actions contribuent d'une inflexion idéologique plus large, inscrite dans la lutte que mène le gouvernement de Nkurunziza face à un élitisme urbain qu'il associe à l'opposition tutsi du pays.

Les analyses menées dans ce dossier montrent qu'un même geste peut avoir une signification et une valeur très différentes selon le profil de celui ou de celle qui le fait, ainsi que selon le contexte historique et/ou culturel dans lequel il s'insère. Par exemple, les danses guerrières auxquelles s'adonnaient les « évolués » tutsi à la fin de la période coloniale au Rwanda s'éloignent assez nettement de la même activité pratiquée dans les années 1980 par la « jeunesse non scolarisée³⁸ » de la Seconde République. Au cours des années 1950, elles

33. A. Ehrenberg, *Le culte de la performance*, op. cit.

34. J.-P. Warnier, *Régner au Cameroun. Le Roi-Pot*, Paris, Karthala, 2009.

35. N. Argenti, *The Intestines of the State. Youth, Violence and Belated Histories in the Cameroon Grassfields*, Chicago, The University of Chicago Press, 2007.

36. J.-F. Bayart, « Total subjectivation », art. cité.

37. N. Crossley, « Mapping Reflexive Body Techniques: On Body Modification and Maintenance » [en ligne], *Body & Society*, vol. 11, n° 1, 2005, <<http://journals.sagepub.com/doi/abs/10.1177/1357034X05049848?journalCode=boda>>, consulté le 7 novembre 2017.

38. J.-B. Karasira, *De l'encadrement de la jeunesse non scolarisée : cas de la préfecture de Kigali. Situation, problèmes et perspectives*, Mémoire de licence en sciences de l'éducation, Butare, Université nationale du Rwanda, 1984.

se sont inscrites dans le cadre du développement du nationalisme culturel de l'élite tutsi, alors que, dans les années 1980, elles ont contribué à la mobilisation armée des majorités hutu face à l'élitisme tutsi que cherchait à combattre le gouvernement Habyarimana. Et, si l'on prend pour exemple des sociétés fortement hiérarchisées et inégalitaires des Grassfields du Cameroun, on remarque que, dans ces situations, les techniques de danses masquées des cadets – dominés par les « mascarades » de leurs aînés – manifestent autant leur adhésion que leur résistance vis-à-vis de la domination du « palais³⁹ ».

Ainsi, on constate que l'administration de techniques réflexives du corps, différemment incorporées par chacun des destinataires, peut, après coup, à la fois apparaître comme des facteurs de cohésion sociale, mais aussi de violence, selon les destinataires et les contextes dans lesquels ils s'insèrent. De ce fait, le sens et l'usage d'une technique corporelle ne sont pas prédéterminés par l'action elle-même. Dans ce dossier, ces savoirs sont abordés selon leurs formes spécifiques, leurs trajectoires sociales et politiques, et leur réappropriation éventuelle par l'État et d'autres organisations politiques (locales, nationales et internationales). Afin de mieux observer les implications sociales et politiques qu'elles revêtent, nous avons identifié les acteurs qui s'en emparent, leurs formes et leurs transformations dans l'espace et dans le temps, et enfin les conditions de leur potentielle socialisation politique. Un tel raisonnement nous a aidés à comprendre ce qui fait qu'un groupe de footballeurs s'engage dans la violence armée, tandis qu'un autre (dans un autre temps ou dans un autre espace) développe de nouvelles solidarités de voisinage. La question rejoint la problématique des mobilisations sociales et politiques, mais – fait récent – elle l'aborde au prisme d'une *hexis* corporelle qui marque des processus d'adhésion et de résistance vis-à-vis des champs sportif, économique, artistique et politique.

Cette *hexis* peut être appréhendée comme une « mythologie politique réalisée, incorporée, devenue disposition permanente, manière durable de se tenir, de parler, de marcher, et, par-là, de sentir et de penser⁴⁰ ». L'inscription du pouvoir sur les corps se réalise d'une façon dynamique, selon des processus de subjectivation et de mobilisation qu'il s'agit d'éclaircir. En quoi des techniques de lutte peuvent-elles travailler à la subjectivation politique des mondes de l'invisible ? Comment une formation chorégraphique peut-elle se reconvertir en mobilisation politique et combattante ? Existe-t-il des formes d'internationalisation des techniques corporelles développées en Afrique ? Comment l'État peut-il renforcer sa domination grâce à l'invention de

39. N. Argenti, *The Intestines of the State...*, op. cit.

40. P. Bourdieu, *Le sens pratique*, Paris, Éditions de Minuit, 1980, p. 116-117.

nouveaux dispositifs corporels? La description ethnographique fine des mouvements a constitué un préalable à l'analyse des techniques et organisations impliquées dans ces processus. Dans les différents territoires étudiés dans ce dossier (Ghana, Rwanda, Burundi, Sénégal), des pratiques de lutte, de danse, de football ou d'athlétisme délivrent un apprentissage « par corps⁴¹ » des normes, des valeurs et des conduites des organisations dans lesquels elles s'inscrivent (un mouvement de jeunesse, une association sportive ou un groupement politique auto-organisé). Pendant et après cet apprentissage, les corps ainsi formés empruntent des pistes sociales, politiques ou combattantes variées : certains – affiliés à une organisation étatique – puisent de nouvelles inspirations pédagogiques et pratiques à l'échelle internationale (cas des Ghana Young Pioneers dans l'article de Claire Nicolas); d'autres assurent de même une circulation internationale de savoirs chorégraphiques (cas des danses guerrières rwandaises qui circulent dans plusieurs pays frontaliers au Rwanda, ainsi que dans plusieurs capitales européennes comme le montre le texte de Thomas Riot, Nicolas Bancel et Paul Rutayisire). Les différents dispositifs corporels que nous avons étudiés obéissent à une pluralité de langages (transnational, magique, guerrier ou politique) qui ne renvoient à rien de rectiligne. Du point de vue des techniques décrites et des parcours des pratiquants, on observe surtout de l'oblique et du fragmentaire : des individus adhèrent à un groupement politique avant de suivre une carrière sportive; d'autres (plus aguerris) s'engagent dans une formation militaire alors que leur engagement corporel visait en premier lieu à retisser du lien social; d'autres encore (comme certains lutteurs sénégalais) utilisent sur une scène sportive nationale des savoirs magico-religieux transmis par leur famille, avant de diffuser dans le monde rural les règles du sport international. Les axes de recherche mis en valeur dans ce dossier reflètent cette hétérogénéité de savoirs corporels et les nombreuses oscillations sociales et politiques qui les accompagnent. S'ils s'inscrivent dans des processus plus larges de subjectivation et de mobilisation par le corps, ils leur donnent des significations plus singulières, teintées de transferts matériels, sociaux et politiques, de branchements transnationaux et de formation inconsciente des sujets de l'État. Dans ce cadre, les articles qui constituent ce dossier nous permettent de souligner trois points importants.

41. S. Faure, *Apprendre par corps. Socio-anthropologie des techniques de danse*, Paris, La dispute, 2000.

DES TECHNIQUES EN « TRANSIT » : UNE DIVERSITÉ DE PISTES SOCIALES ET POLITIQUES

À la fin des années 1950, les mouvements scouts de l'ancien Congo belge connurent un essor important. Ces organisations de jeunesse développaient de nombreuses activités ludomotrices, comme le jeu de piste. Ce dernier démarre lorsqu'un animateur européen ou un chef africain de section partage les joueurs en deux camps : ceux qui font la piste et ceux qui la suivent. Les premiers sont munis de craies, de papier à écrire, de crayons. Ils partent un quart d'heure avant les autres ; ils tracent une piste, claire, mais aussi des fausses pistes, des signes multiples, des lettres cachées, etc. Les seconds la suivent et essaient de rattraper les premiers tout en ayant suivi tout le parcours et découvert toutes les lettres. S'ils les rattrapent ou arrivent au but moins d'un quart d'heure après, ils gagnent le jeu. Sinon, les autres gagnent. Par la suite, ceux qui faisaient la piste prennent la place de ceux qui la suivaient. Une fois formés à ce type de jeu, des groupes de jeunes scouts portaient sur les traces de la jeunesse « délaissée » des environs afin de la conduire sur le « chemin du Christ ». Grâce aux travaux menés par Filip De Boeck, on sait que nombre de ces jeunes s'associèrent en « gangs urbains » et participèrent (en 1959) aux émeutes de Léopoldville ; et que les différentes pistes qu'ils suivirent ne furent pas systématiquement liées à un engagement politique : quête de nourriture, « chasses » de filles, rapprochement entre gangs rivaux, participation aux émeutes, etc.

Cet exemple ne fait pas exception. Un programme de recherche mené entre 2014 et 2017⁴² a relevé un fait observable dans plusieurs sociétés subsahariennes. Lorsque l'on sait piloter un groupe de jeunes scouts, percer une cible ou organiser une contre-attaque dans un stade, il devient possible de transposer certains de ces savoirs dans l'enceinte de nouveaux espaces de pratique : construire un pont, diriger une association, manier une arme affectée à une force militaire ou milicienne. Dans le Rwanda des années 1990, des groupes de danseurs-guerriers et des footballeurs participèrent à l'éclosion de nouvelles formations miliciennes anti-Tutsi⁴³. Durant cette période, on assiste à un transfert de dizaines de collectifs sportifs vers un groupe armé qui s'engage peu à peu dans la violence politique. Dans le Ghana contemporain,

42. Le programme, par le biais duquel plusieurs auteurs de ce numéro (Nicolas Bancel, Claire Nicolas et Thomas Riot) retracent une histoire sociale et culturelle comparée des décolonisations africaines, est hébergé par l'université de Lausanne. Il est financé par le Fonds national suisse de la recherche scientifique.

43. Voir, par exemple, H. Dumas, « Football, politique et violence milicienne au Rwanda : histoire d'un sport sous influences (1990-1994) », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 106, 2012, p. 40-46.

des savoirs corporels hérités des mouvements scouts et pionniers s'inscrivent actuellement dans des stratégies pédagogiques visant à réhabiliter la politique de l'ancien leader panafricaniste Kwame Nkrumah. Il s'agit de repenser les programmes péri-scolaires, en proposant aux jeunes des défilés, des activités sportives ou des jeux d'exploration susceptibles de renforcer leur adhésion à la communauté nationale⁴⁴. Pour autant, une telle adhésion n'est pas systématique, tandis que l'engagement militant recherché par les autorités politiques fait parfois défaut.

Avec ou sans engagement politique ou combattant, les exemples développés dans ce dossier dévoilent que ces transferts de savoirs corporels trouvent leur point d'ancrage dans la matérialité même des pratiques concernées ; jeux de piste, sports collectifs et individuels d'opposition, danses agencent des dispositifs dans lesquels des individus font corps avec leurs objets et avec leurs techniques. « On apprenait à sauter, à esquiver, à manier la lance, à se disperser » ; « la balle, c'était notre flèche, nos jambes la lançaient et on était très fier de marquer des buts ; on pouvait ensuite obtenir une meilleure place, comme devenir capitaine⁴⁵ ». Le corps-à-corps qui se déploie à partir du sujet (danseur ou footballeur), ses objets (balle, lance, arc, chaussures, grelots, etc.), ses matériaux (pelouse, terre, cailloux, bois, fer, etc.) et ses actions (brandir une lance chez le danseur, parer une attaque chez le footballeur, renverser un adversaire chez le lutteur) forge des savoirs que les pratiquants peuvent réutiliser dans de nouveaux domaines d'action et de représentation.

Dans ce dossier, le travail ethnographique mené par Francesco Fanoli l'illustre. L'auteur nous permet de pénétrer le monde matériel et implicite des lutteurs et de suivre l'approfondissement d'un capital corporel qui est le bien unique des hommes qui s'affrontent. L'univers des professionnels du *lamb* (lutte sénégalaise) se montre fermé, inquiet des secrets de l'entraînement, des régimes alimentaires et des dispositions supposées de l'adversaire à tout faire pour s'en emparer. Les procédures de protection et d'attaques magiques représentent une bonne partie de l'attirail dévolu à la victoire. L'« écurie » (le groupe de lutteurs) est le lieu d'une inclusion sociale puissante : elle constitue la « famille » tout en étant structurée par de fortes hiérarchisations internes. La tension entre la nécessité d'être aidé par un réseau étendu (et donc de faire confiance aux proches, lutteurs de l'écurie) et de préserver les secrets de ses victoires (consécutives à des techniques spécifiques et surtout à l'utilisation de la magie) implique une complexité du « travail du corps » dans le *lamb*. Les mondes du pragmatique – l'entraînement, l'acquisition des techniques, la

44. Voir la contribution de Claire Nicolas et Thomas Riot à ce dossier.

45. Entretien avec Bernardin Muzungu, Kigali, juillet 2007.

recherche du «souffle», les régimes – et de l'«invisible» sont ici totalement imbriqués, invitant à repenser ces divisions triviales. De fait, ces deux univers concourent à la production de la subjectivité spécifique du lutteur qui s'alimente à ces deux sources distinctes.

Dès lors, quelles seraient les influences d'un tel travail sur le parcours social et politique plus large des sujets ? Dans le Burundi contemporain, des corps sportifs et bâtisseurs de stades travaillent – dans le cadre plus large d'une politique d'inflexion des anciennes idéologies au pouvoir – à la «villagisation de l'État». Dialectiquement, on constate que l'État détient la possibilité d'entreprendre d'ambitieuses politiques du corps : construction de stades, création de centres de formations d'entraîneurs, dotations aux associations, etc. À l'échelle des partis politiques, de nombreuses organisations de jeunesse peuvent constituer le pendant mobilisateur d'individus «convertis» aux idéologies des dirigeants. Ce fut le cas de la Tanu Youth League en Tanzanie (sous Julius Nyerere) et des Ghana Young Pioneers (sous Kwame Nkrumah), qui travaillaient à l'inculcation du socialisme africain et préparaient de jeunes sujets de la nation au service militaire⁴⁶. Les dispositifs inscrits dans le gouvernement plus large des corps se trouvent une nouvelle fois connectés aux techniques de soi des pratiquants. Il est ainsi question de transfert, et plus spécialement de transfert de pouvoir ; une fois formés aux règles et aux contraintes du dispositif, les pratiquants deviennent capables de mobiliser leurs acquis dans l'espace public (à l'image des figures de la réussite qu'incarnent les champions de lutte sénégalaise⁴⁷), quitte à se détacher ou à se rapprocher des autorités politiques. De fait, les individus forgés à ces techniques empruntent des trajectoires sociales ou politiques plurielles. Dans l'Ouganda des années 1960, les parcours multiformes des anciens élèves du King's College de Budo l'illustrent ; tandis que plusieurs artisans de l'indépendance se rapprochent du gouvernement tenu par Milton Obote, des sportifs de renom profitent des opportunités que leur offre le monde universitaire britannique ou américain pour développer des carrières internationales⁴⁸. Tous ont été façonnés dans le même moule – celui du modèle compétitif des sports britanniques qui participe à construire leurs aspirations à une ascension sociale rapide –, mais la diversité des pistes⁴⁹ empruntées révèle à

46. T. H. Parsons, *Race, Resistance and the Boy Scout Movement in British Colonial Africa*, Athens, Ohio University Press, 2004, p. 242.

47. Lire à ce sujet J.-F. Havard, «Ethos "bul faale" et nouvelles figures de la réussite au Sénégal», *Politique africaine*, n° 82, p. 63-77.

48. Intervention de Herrade Boistelle à l'European Conference of African Studies (Ecas), Université de Bâle, 30 juin 2017.

49. Sur la notion de «pistes» après l'indépendance, voir F. Cooper, *Français et Africains ? Être citoyen au temps de la décolonisation*, Paris, Payot, 2014.

la fois les multiples alternatives à cet investissement et l'ingéniosité sociale et politique dont ils font preuve. Comme nous allons l'observer, ces trajectoires personnelles peuvent s'inscrire dans la forge transnationale de nombreux dispositifs corporels.

DES CORPS TRANSNATIONAUX

Depuis la conquête occidentale des territoires subsahariens, le modelage des corps colonisés s'est appuyé sur des circulations sociales et culturelles transnationales (de la métropole à la colonie et réciproquement, des colonies vers d'autres nations concurrentes dans le cadre par exemple des bourses offertes, dans le cadre de la guerre froide, à des étudiants par les pays du bloc de l'Est et bien sûr des échanges transfrontaliers entre les territoires colonisés). L'introduction de dispositifs corporels d'origine européenne (comme les sports d'origine britannique, les jeux du scoutisme ou de nouvelles activités paramilitaires) s'est opérée sur un mode hybride ; l'appropriation du football, par exemple, génère des modalités de pratiques qui favorisent l'émergence de nouveaux répertoires guerriers ancrés dans les cultures autochtones⁵⁰. Conjointement, la (ré)invention d'activités locales (danses, luttes, pratiques athlétiques) répond d'une intégration sélective des savoirs étrangers. Ce fut le cas du dispositif *beni ngoma* en Afrique de l'Est – une danse inventée en référence aux savoirs militaires délivrés par l'occupant étranger⁵¹ – ou de l'*itorero* colonial au Rwanda – une ancienne institution de formation des guerriers à l'époque précoloniale, transférée dans les missions catholiques. Ces dispositifs ont ainsi pris certains de leurs codes de conduite aux Occidentaux (missionnaires, administrateurs, colons) et ont produit des modes inédits de résistance à la domination étrangère.

Des années 1950 à nos jours, une multiplicité d'acteurs issus de diverses sociétés africaines ont élaboré des échanges Sud-Sud (entre la Chine et l'Afrique ou entre plusieurs pays africains), Sud-Est (entre l'Afrique et l'ex-URSS) ou Sud-Nord (entre l'Afrique et l'Europe) qui peuvent être analysés au prisme des quotidiens de cette « globalisation subalterne⁵² ». Ces « quotidiens »

50. Lire par exemple W. Boer, « A Story of Heroes... », art. cité, ou encore T. Riot, « Le football au Rwanda. Un simulacre guerrier dans la créolisation d'une société (1900-50) », *Revue canadienne des études africaines*, vol. 44, n° 1, 2010, p. 75-109.

51. T. O. Ranger, *Dance and Society in Eastern Africa, 1890-1970. The Beni Ngoma*, Berkeley, University of California Press, 1975.

52. R. Marchal, *Afrique-Asie, une mondialisation subalterne*, Paris, Presses de Science Po, 2007, cité par S. Perrot et D. Malaquais, « Penser l'Afrique à l'aune des globalisations émergentes », *Politique africaine*, n° 113, 2009, p. 5-27.

façonnent des idées, des stratégies et des pratiques qui traversent aussi le champ des techniques du corps. Chez les lutteurs sénégalais de renom, les semaines qui précèdent un combat important consistent bien souvent en une préparation « finale » aux États-Unis. Dans le cadre de stages de perfectionnement (de plusieurs semaines à trois mois), ils bénéficient de l'expérience et des conseils d'entraîneurs américains spécialisés dans les techniques de boxe et de musculation. Ces échanges rejoignent très bien la généalogie synchrétique de la lutte sénégalaise, « fruit de l'hybridation entre les techniques des pratiquants porteurs de différents styles locaux de lutte, avec celles de la boxe, des arts martiaux et de l'haltérophilie », comme le précise Francesco Fanoli dans ce dossier.

De fait, les acteurs impliqués dans la circulation internationale des pratiques peuvent constituer des « instruments » d'une politique gouvernementale, mais aussi agir selon des initiatives bien plus personnelles. Dans tous les cas et selon des situations sociales et politiques variables, cette circulation produit des branchements transnationaux inédits. Dans ce numéro, l'article de Claire Nicolas le montre nettement. L'auteure révèle qu'aux lendemains de l'indépendance du Ghana, le rapport de concurrence mimétique qu'entretenait le gouvernement Nkrumah vis-à-vis de la Grande-Bretagne s'est associé à une stratégie de mondialisation du panafricanisme porté par le régime. Les savoirs procéduraux – jeux de piste, sports, activités paramilitaires – et idéels – modernisation du Ghana, érection d'une identité nationale, unification des « masses », culte de la personnalité, création d'un « homme nouveau » – du mouvement des Ghana Young Pionners marquent cette dynamique hybride qui articule des expériences réalisées en Afrique de l'Ouest (nationalisation des sports), en Angleterre (scoutisme), en Israël (le mouvement Gadna⁵³) et dans plusieurs territoires de l'ex-URSS (mouvements de jeunesse d'État). Ainsi, les jeunes pionniers s'inscrivent dans un jeu dialectique de captation de ressources culturelles et idéologiques mondialisées et de construction socialiste et panafricaniste du nouvel État ghanéen. Ces inspirations extérieures peuvent s'associer à une circulation internationale des techniques apprises à l'échelle locale et/ou nationale. Depuis la Tanzanie des années 1980 par exemple, des membres de la diaspora rwandaise tutsi réalisaient des stages de formation aux tactiques guerrières chinoises, tandis qu'ils développaient sur place des chorégraphies guerrières héritées du passé monarchique du Rwanda. Les inspirations extérieures et les pistes transnationales des techniques décrites donnent à penser les branchements qu'elles produisent, ainsi qu'une certaine mondialisation des mobilisations sociales et politiques

53. Lire la contribution de Claire Nicolas à ce dossier.

qui peuvent les accompagner. Dans certaines situations, de telles trajectoires s'associent à un processus plus large de formation des sujets de l'État.

LA FORGE CORPORELLE DE L'ÉTAT

Les organisations étudiées dans ce dossier semblent entretenir des relations relativement autonomes avec l'État. Tandis que certains clubs et associations sont liés à ce dernier, d'autres se développent indépendamment des arènes étatiques du politique. Le cas du Liberia (non étudié dans ce numéro) montre que la quasi-totalité des associations sportives sont administrées par des «humanitaires» engagés dans la reconstruction d'un État essentiellement gouverné par la communauté internationale⁵⁴. En Afrique du Sud, au contraire, de petits groupements (par exemple des coureurs cyclistes) s'organisent en marge (dans et aux abords des *townships*), ouvrant des voies d'émancipation aux franges les plus fragiles de la population noire et *coloured* vis-à-vis des centres blancs⁵⁵. Les agents intermédiaires (directeurs de clubs, d'associations sportives par exemple) tiennent ici une place importante. Selon leur positionnement social et politique et leur relation à l'État, ils agissent (parfois en concurrence) comme de puissants relais entre les pratiquants et les organisations auxquelles ils sont affiliés.

Aussi, il semble que des savoirs accumulés dans les mondes des sports et des mouvements de jeunesse peuvent glisser – selon des circonstances sociales et politiques aggravantes – vers la mise en œuvre d'une violence armée susceptible de s'inscrire dans un processus plus large de formation de l'État. Dans ce dossier, l'article de Thomas Riot, Nicolas Bancel et Paul Rutayisire pointe une telle dynamique au sein des réseaux internationalisés de la diaspora tutsi. Des années 1960 à la fin des années 1980, des savoirs chorégraphiques (techniques et chants de danse) se sont connectés à la forge de deux corps (politique et combattant) qui, une fois assemblés, contribuèrent à l'essor plus large du parti-État Front patriotique rwandais. Dans ce cas précis, on observe une relation entre les dispositifs militaires et politiques des Tutsi expatriés et la mobilisation «dansée» d'individus engagés dans les combats du groupe.

De là, il s'agit de prendre en compte un double processus de militarisation des relations sociales (*via* la transmission des chorégraphies guerrières) et

54. Information détenue par l'Observatoire international des politiques sportives de Lausanne (OIPS).

55. J. Beecroft, «Wamkelekile à Kayamandi!» *Exégèse ethnographique d'un township tour sud-africain en proie à son attrait touristique*, Mémoire de master, Lausanne, Institut des sciences sociales de l'université de Lausanne, 2015.